

Zeitschrift:	Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber:	Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band:	7 (1950)
Heft:	3-4
Artikel:	Le jardin du bibliophile
Autor:	Dommergues, Marcel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-387653

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

G. E. Magnat / Inactualité du bibliophile

L'otium des Anciens est aussi apprécié du bibliophile que le terme *negotium* lui est étranger. En d'autres termes, le bibliophile est inactuel dans un monde où celui qui ne travaille pas n'a pas le droit de vivre.

Encore faut-il s'entendre. Il ne s'agit pas du *labor improbus* de Virgile, mais de la semaine de 40 heures de l'*homo proletarius* de notre bien-aimée XXe siècle. Nous ne nous étonnerons donc pas que les savants ne croient plus à l'évolution, car ils devraient alors admettre que l'homme se développe en se rendant d'un point à un autre à la manière des écrevisses.

Le bibliophile ne travaille pas comme l'entendent les législateurs modernes, puisqu'il prise par dessus tout l'activité féconde mais invisible qui consiste à regarder, à savourer, à contempler de belles images, des pages imprimées avec art et honnêteté – ce qui est d'ailleurs la même chose –, en un mot, puisqu'il est le plus délicat des epicuriens.

Il a été dit et redit que le bibliophile manque singulièrement de tempérament et de virilité en se contentant de caresser des yeux de charmantes images et d'effleurer des doigts de somptueux vélins et des reliures magnifiques. Quelle façon superficielle de juger les hommes! On oublie que l'homme était autrefois beaucoup plus humain

qu'aujourd'hui ou, si l'on préfère moins spécialisé, mécanisé et moraliste.

Songeons à un *Laurent le Magnifique* qui, dans une seule journée, prenait une ville à la pointe de son épée, chantait en vers élégants la beauté des Dames et discutait, lorsque l'oiseau de Minerve prenait son vol, philosophie sous le Portique, avec *Ficin*, *Politien* et *Pic de la Mirandole*. Cherchez le *Laurent* moderne! Que ne pouvons-nous, comme au temps du *Roi René*, organiser des Cours d'Amour!

Ce serait, cela aussi, bien inactuel et pourtant ce qui serait d'une actualité qui n'a jamais cessé de l'être, ce serait le jugement des femmes sur la valeur et la vertu des hommes. Tout comme elles décernaient au moyen-âge le prix au vainqueur du tournoi d'armes ou d'amour, leurs suffrages n'iraient pas tant aux gladiateurs modernes qu'à ceux qui tout en sachant manier l'épée, connaissent l'art de tourner les pages du plus beau des livres, où, un certain soir, *on ne lit pas plus avant ...*

Les bibliophiles ne manquent pas nécessairement de virilité; au contraire, ils ont le courage de préférer l'*otium au negotium*, ce qui leur vaut d'être taxés aujourd'hui d'inactuels.

Ils relèvent l'injure et s'en estiment grandement honorés.

Marcel Dommergues / Le jardin du bibliophile



es ouvrages sur la passion des livres constituent, à eux seuls, une très abondante bibliothèque. Pour moins s'encombrer, on pourrait en extraire une anthologie amusante. (J'y pense.) Elle s'ouvrirait

par un frontispice reproduisant la gravure de la *Nef des Fous*: le mordu du bouquin à son pupitre. Elle renfermerait le fameux passage de La Bruyère sur la tannerie-bibliothèque, et cet autre, moins connu, de Diderot: «Il a des

Le plaisir que je prends à votre concert est surtout fait du plaisir que vous y prenez.

ALFRED DE VIGNY
(*Servitude et grandeur militaire.*)

livres pour en avoir, pour en repaître sa vue; toute sa science se borne à connaître s'ils sont de la bonne édition, s'ils sont bien reliés. Pour les choses qu'ils contiennent, c'est un mystère auquel il ne tient pas à être initié; cela est bon pour ceux qui auront du temps à perdre.»

Ce sont là des calomnies, et le Larousse y en ajoute une autre, en écrivant avec gravité: «La passion du livre peut pousser au vol et au crime.»

L'auteur, libraire avisé et spirituel à Paris – Ve, 23, Rue des Ecoles, a bien voulu nous permettre de reproduire dans notre revue ce chapitre de son charmant petit ouvrage: «Les après-midi du libraire», Réflexions à l'usage des bibliophiles et des libraires, paru chez lui-même dans une ravissante édition à nombre limité.

Je voudrais bien que cette vénérable encyclopédie nous cite un cas précis de bibliomane assassin, d'un de ses amis, par jalouse de lui voir posséder les *Histoires Naturelles* de Toulouse-Lautrec. Les annales judiciaires, fertiles en meurtres aux mobiles variés, n'offrent pas, à ma connaissance, un semblable exemple.

Pour le vol, la question est plus délicate. Mais en général le voleur de livres n'est pas plus amateur que le voleur de tableaux. Il agit plutôt par amour du gain que par amour du livre.

Le vrai bibliophile ne mérite pas ces fâcheuses suspicions. Il n'est ni violent, ni maniaque. Il est doux et bon, de cette bonté gratuite qui donne à manger aux petits oiseaux et se baisse pour ramasser sur les trottoirs les écorces d'orange abandonnées, de façon à prévenir les chutes des inconnus distraits. Il est impossible que la très belle passion du livre, heureusement développée, puisse produire des effets fâcheux. Elle doit rendre au contraire capable d'accomplir des gestes aussi élégants que celui de Boileau achetant la bibliothèque de Patru dans la gêne, mais lui en laissant la jouissance jusqu'à la mort du vendeur, sans savoir bien entendu lequel trépasserait le premier – ce qui constitue un complexe de commerce, de charité et de loterie.

Le collectionneur Honoré de Balzac a dépeint l'attachante figure du cousin Pons. Certains traits de son étude valent pour les bibliophiles, mais leur espèce à tout de même un cachet spécial.

Beaucoup sont venus à la chasse au livre par goût de la vie et de ses beautés. Ils veulent tout êtreindre et parcourent les rayons des librairies comme un feu à travers la broussaille. Le plaisir de certains autres, par contre, se résume dans la recherche de quelques ouvrages. Des chercheurs d'absolu, déçus par les mesquineries quotidiennes, désabusés des luttes du Forum, du hasard, de l'amour et des voyages, se sont repliés sur leurs bibliothèques. Il y a beaucoup de demeures dans la maison du livre.

Un libraire philosophe me disait: «je divise les amateurs en trois catégories. Les uns recherchent le livre par pur calcul d'argent. Certains l'aiment comme beaucoup d'autres belles et bonnes choses. Mais un petit nombre aime le LIVRE. Je suis dur pour les premiers, affectueux pour les seconds; mais pour les derniers j'ai toutes les faiblesses d'un complice.»

«Le plaisir de la table», disait Brillat-Savarin,

«est de tous les âges, de tous les pays et de tous les jours. Il peut s'associer à tous les autres plaisirs, et reste le dernier pour nous consoler de leur perte.» Et il décrivait la naissance de la gastronomie chez le bébé au sein de sa nourrice, et sa mort avec la dernière cuillerée de potion du moribond. Du plaisir du livre nous ne saurions en dire tout à fait autant. Mais des jeunes enfants déjà préfèrent les livres d'images reliés aux brochés, les beaux aux laids, les propres aux sales: ce sont des bibliophiles en herbe. Et mon ami V., en proie aux ultimes souffrances du cancer, serrait contre lui l'originale des «Caractères».

La bibliophilie se développe avec l'âge. Par transposition de la maxime: «Heureuse l'existence commencée par l'amour et terminée par l'ambition!», nous dirions volontiers «par la bibliophilie». L'homme mûr, «arrivé» a plus de loisirs, d'argent, de goût, de connaissances. Il peut les consacrer au livre, d'autant plus que d'autres passions ont tendance à s'amenuiser avec l'âge. Aussi voyons-nous, dans nos boutiques, plus de têtes grises que de têtes blondes.

Règle non absolue d'ailleurs. Beaucoup de jeunes brûlent de marcher sur les traces de leurs aînés, et leur nombre tend toujours à s'accroître.

Il paraît ridicule de vouloir dresser une statistique des bibliophiles. Où serait la limite exacte de ce recensement, et comment procéder? Tout de même, il est certain que la quantité des amateurs va croissant dans chaque pays. Alors qu'au XVIII^e siècle la France ne les comptait que par maigres centaines, elle les aligne aujourd'hui par très larges milliers, avec de multiples degrés et espèces.

Il ne faut pas se figurer que la bibliophilie est née d'hier. Elle a de vieux quartiers de noblesse. Sans remonter au roi assyrien Sargon, entassant briques et cylindres à lettres cunéiformes dans son encombrante bibliothèque de Ninive, qu'il nous souvienne des rouleaux ornés romains, des évangéliaires d'Alcuin, et des très riches Heures du Duc de Berry. De Grolier, qui avait toujours plusieurs exemplaires du même ouvrage, dans des reliures étonnantes, valant aujourd'hui un million pièce, pour pouvoir les faire circuler parmi ses amis! De Richelieu, Mazarin et Colbert mettant en chasse tous leurs agents diplomatiques d'Europe pour leur rabattre les pièces rares. Du chancelier Séguier et de sa réponse à Louis XIV: «Vendriez-vous la justice, Monsieur

le Chancelier? – Oh! Sire, ni pour or ni pour argent ... Mais, pour un beau livre, peut-être!»

Au XVIII^e siècle, où la bibliophilie se généralise, nous trouvons au premier rang cet insatiable duc de La Vallière dont les catalogues forment à eux seuls tant de gros volumes; de riches fermiers généraux l'entourent; parmi ces parvenus j'ai un faible pour Girardot de Préfons, sorte de Monsieur Jourdain plein de bonne volonté qui finit par acquérir du goût à force de se frotter au livre. Madame de Pompadour et Marie-Antoinette préféraient la qualité. Toute la finesse du siècle tient dans la bibliothèque de boudoir de Marie-Antoinette.

Mais il faut s'en arracher; voici dehors, le roulement des tambours de Santerre. Les têtes des bibliophiles roulent au panier, les libraires font faille, le bouleversement révolutionnaire et le tourbillon impérial sont néfastes au livre. De longues années après apparaît une nouvelle couche d'amateurs, importante, groupée autour de Brunet, du libraire Techener, de Charles Nodier, et de la dynastie des Firmin-Didot. Ceux-ci, nous sentons encore tout proches.

Le père Brunet, auteur du *Manuel du Libraire* déjà nommé, était un amateur de toute première classe, servi par un incomparable science. C'était l'époque de rêve où Brunet écrivait tout tranquillement dans son Manuel: «Je possède les tomes II et III des œuvres d'Ovide de la première édition aldine, exemplaire de Grolier, relié en maroquin bleu, et je désire fort me procurer le premier volume dans la même reliure, et non autrement. En attendant, M. Techener m'en a procuré un très bel exemplaire en maroquin bleu comme les deux autres, avec la devise de Laurin.» Je vois un peu les sourires des libraires si l'un de nous osait faire paraître aujourd'hui pareille demande dans *le Bouquiniste*. On les traiterait de croyant au Père Noël.

Nodier, lui, était l'homme des trouvailles. Comme ses moyens étaient modestes, il marchandait âprement. Lorsqu'il découvrit, le cœur battant, dans une boîte des quais, l'exemplaire d'Hippocrate ayant appartenu à Rabelais, avec sa signature, et les marges criblées de ses notes manuscrites en vue de préparer l'édition que Rabelais en donna à Lyon, le marchand en voulait vingt sous. Nodier marchanda beaucoup, protesta, et ne le paya que dix-huit sous. Cet exemplaire alla finalement chez le duc d'Aumale; on peut le voir au château de Chantilly.

Nodier avait à sa disposition les colonnes des journaux, et notamment du *Bulletin du Bibliophile*. Il savait faire mousser ses trouvailles, et, de temps en temps, procédait à une vente aux enchères de ses livres, sur catalogue rédigé par lui-même. Puis, avec l'argent ainsi obtenu, il repartait d'un pied léger à la conquête d'une collection nouvelle. Sa plume lui permettait ainsi de lutter contre les amateurs plus riches.

Il avait aussi le goût du mystérieux et de la mystification. C'est ainsi qu'il se mit un jour en tête de proclamer rarissime un roman du XVII^e siècle, le *Zombi du grand Pérou*, et de démontrer que cette édition avait été imprimée aux Antilles et détruite, et qu'il n'en restait presque plus d'exemplaires. La côte monta alors de quarante sous à cent écus, nous dit Alexandre Dumas, dans son article nécrologique sur Nodier. Et, chose amusante, ce livre continue à valoir cher, en souvenir de la mystification de Nodier, même éventée.

Les exemplaires du *Zombi* sont devenus piquants, comme la facétie des *Fanfares et couvées abbesques* pour laquelle Nodier inventa l'expression «reliure à la fanfare» désormais consacrée.

Arrêtons ici cette rapide galerie des ancêtres, et revenons à nos amateurs contemporains. Comme leurs devanciers, ils explorent en terrain varié; promeneurs, ils s'aventurent sans enlisement sur les sables mouvants des quais; spéléologues, ils fouillent les arrière-boutiques; alpinistes, ils grimpent sans vertiges aux Himalayas du quartier de l'Etoile; marins, ils abordent aux îles Fortunées – *terrae incognitae* – du commun des mortels – ce pays du cocagne où fleurit l'elzévir, aux arbres portant fruits suivant le goût de chacun: Eisen ou Ségonzac. Ici ils détachent un petit grain, là un fragment de roche aurifère, ailleurs une algue inconnue encore humide, cueillie sur des ondes de chiffonnerie et qui devra, pour entrer à l'herbier, subir un traitement homéopathique: le lavage.

Certains courageux fréquentent l'Hôtel Drouot et y perdent leur temps et leur argent. Ils en sortent presque toujours étrillés. S'il s'agit d'une petite vente, ils emportent sous leur bras tous les laissés pour compte des libraires de la capitale. Il se peut, au contraire, que les exemplaires aient été acquis dans une grande vente, sous les yeux braqués des libraires, des amateurs, des porteurs de commission et de tout le monde du

livre présent en chair ou par personne interposée. Mais alors les ouvrages ainsi convoités par tant de gens excités au feu des enchères ont été adjugés à un prix extravagant après une course à la cravache. Le regret arrive juste une seconde après la satisfaction du désir; mais trop tard.

Il faut être bien habile pour tirer parti de la Salle Drouot, et l'amateur qui s'y rend risque de se brûler. Mieux vaut pour lui explorer les librairies, à tête reposée. C'est encore là qu'il fera les meilleures affaires.

Si vous dites ces vérités, beaucoup ne vous croient pas et sourient en se disant: «Vous prêchez pour votre saint! C'est une publicité pour votre corporation!» Mais le répertoire ambulant de citations roulé sur mon crâne se déplie pour leur répondre par une phrase de Renan: «Très peu d'hommes sont assez détachés de leurs propres idées pour qu'on ne les blesse pas en disant autre chose que ce qu'ils pensent.» Ce pontife du doute ajoutait: «Il ne faut en conséquence dire à chacun que ce qu'on suppose devoir lui faire plaisir.»

Eh bien, non! Le libraire doit, au contraire, conseiller le client. Il y parvient auprès de certains, mais pas de tous. Quelques-uns se barricadent fortement sur certains points et construisent tout autour des retranchements inexpugnables. Je connais un collectionneur de livres sur l'urine, j'ai essayé en vain de le faire regarder au-dessus des reins.

Celui qui me rendit le plus perplexe, ce fut un mendiant entrant à la boutique pour querir l'aumône. Après avoir reçu l'obole, il me demande: «Avez-vous des livres sur la Passion de Notre-Seigneur?» Je lui tendis un petit bouquin religieux quelconque pour lui en faire cadeau. Mais, à la vue du prix marqué, il fouilla dans sa poche, paya et ajouta: «N'auriez-vous pas quelque chose d'ancien et de vraiment rare sur la Passion? Je peux payer.» Curieux de voir la fin de cette histoire, et intrigué, je lui montrait la suite d'Albert Dürer. Il s'informa du prix, ne sourcilla point, regarda en connaisseur, sans mot dire, sortit de l'argent d'un peu partout, et s'en alla avec son précieux exemplaire. Je ne l'ai jamais revu. Un bouquiniste ne doit s'étonner de rien. Mais tout de même!

Ne parlez à celui-ci ni d'une édition originale d'*Andromaque*, ni de cet exemplaire des *Essais* donné à *La Boétie*; vous lui présentez en vain les envois les plus enflammés de Hugo à Juliette

Drouet; il hausse les épaules. Vous insinuez que, quelque part en province, se trouve une Bible de Gutenberg et que peut-être ... il soupire. Depuis dix ans il chasse en vain certain livre de cuisine arabe. Il est au régime, il a horreur de la cuisine orientale, il ne comprend et ne lit que le français. Mais cet ouvrage manque à sa collection.

Ce n'est pas que je le blâme le moins du monde de rassembler des ouvrages de gastronomie, cette savoureuse branche de la bibliophilie. Mais tout de même, de temps en temps, une bonne recette prise sur un vieux bouquin n'est pas désagréable à expérimenter. C'est bien ainsi que l'entendent la plupart des amateurs. C'est de la bibliophilie pratique. Il est normal que le chasseur recherche les livres de chasse, le prêtre les livres religieux, le musicien la musicologie. Certains de ces bibliophiles très spécialisés ont constitué de fort intéressantes collections. C'est à leur contact que les libraires apprennent le plus. En les fréquentant ils appliquent au livre le conseil donné par Du Bellay aux écrivains pour enrichir leur langue par la conversation des artisans.

Tout peut être objet de collection. Heureux le bibliophile délicat qui aligne dans son éclectisme un manuscrit du *Roman de la Rose* près de *Clara d'Ellebeuse!* Mais tout le monde ne peut pas disposer d'une grosse fortune et faire bâtir une maison pour y loger des livres, comme tel de mes amis. Le manque de place et la limite des possibilités financières obligent à se restreindre. Force est donc à l'amateur de se cantonner dans la recherche de certaines pièces. Les façons d'opérer sont si multiples qu'il est impossible de procéder autrement qu'en citant des exemples.

Les collectionneurs de jadis rassemblaient surtout les incunables et les XVI^e grecs et latins. On donne maintenant la préférence aux vieux auteurs français, surtout illustrés. La décadence des études classiques et le moindre attachement à la typographie pure en sont la cause. Pourtant les Aldé, les Froben et les Estienne gardent leurs fidèles, et ils ne sont pas les plus éloignés de mon cœur. La vogue des Elzévirs, après une éclipse momentanée, est revenue; on cherche de nouveau, à très juste titre, les bijoux sortis de leurs presses.

Les illustrés du XVIII^e siècle ont subi depuis cent ans une hausse continue et sensationnelle. Jusqu'où ne monteront pas les Chansons de Laborde et le Molière de Boucher? Ces livres

sont une fête pour les yeux, et le triomphe du goût français. Faut-il encore savoir les trier, car ils ne souffrent point la médiocrité.

En vain trois bibliographes savants, MM. Calot, Michon et Angoulvent ont-ils, dans leur ouvrage *l'Art du Livre en France*, paru en 1931 chez Delagrave, tenté un éreintement des illustrateurs du XVIII^e siècle. On y a peu fait attention, et leur marche victorieuse n'en a subi aucune atteinte. La bibliographie de Cohen elle-même, principal ouvrage documentaire sur ce sujet, se vend quarante fois le prix de 1939.

Nous-mêmes, ne voyons-nous pas évoluer, et combien de fois, nos goûts personnels? Nous pouvons tous nous draper dans ces phrases de Chateaubriand: «Je suis confondu du bruit qu'ils ont fait et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons marché vers la civilisation, ou battu en retraite vers la barbarie, il est certain que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisailé, d'inanimé, de froid, dans les auteurs qui firent les délices de ma jeunesse.»

Le maître-enchanteur, le professeur de désabusement savait mieux que personne ce qui l'attendait: un jour viendrait où une postérité barbare ne retiendrait guère, dans *les Martyrs*, que l'épisode de Velléda, ne lirait plus *les Natchez*, trouverait poussiéreuse *Atala* elle-même – pourtant! – et, saluant *René* passé de mode, ne retiendrait du *Génie du Christianisme* que les morceaux d'anthologie à l'usage des lycéens. Mais il savait aussi, dans son orgueil intime, que les *Mémoires d'outre-tombe* seraient éternellement lues, tant que vivra la langue française.

Le tri de l'illustré moderne, où le meilleur cotoie le pire, demande des qualités excellentes de goût. Il faut savoir cueillir la fleur et jeter le navet, et quelquefois avoir raison contre l'opinion générale. Pour ne faire de peine à personne, je ne choisirai d'exemple qu'au début du siècle: M. Auguste Blaizot fut sage de rechercher, l'un des premiers, les ouvrages illustrés par Lepère.

Les bons livres illustrés pourraient, en gros, se ranger dans trois catégories: ceux où l'illustrateur sauve le texte (tel Marillier sur les *Baisers de Dorat*) – ceux où il l'accompagne dans le même ton (comme Jouas dans *la Cathédrale*) – et ceux où l'artiste transpose dans un style tout à fait différent (un des plus beaux exemples est l'*A Rebours* de Lepère). Mais comme toujours rien d'absolu dans cette ébauche de division. Dans

quel genre faudrait-il mettre ce prodigieux *Ronsard* de Matisse, où l'artiste a orné les pages de dessins très modernes mais exactement suggérés par le texte ancien?

Les livres sur les métiers, les voyages, les costumes, les provinces, sont ardemment recherchés. De plus en plus, un nombre croissant d'amateurs s'intéresse aux ouvrages des savants anciens, qui deviennent, à juste titre, aussi recherchés que les classiques de la littérature.

Enfin une place toute spéciale doit être réservée au collectionneur de reliures. Les profanes haussent les épaules, et ils ont grandement tort. Nous concevons très bien la chasse aux belles reliures, même quand leurs plats ne recèlent aucun bon texte. On collectionne des armures, des assiettes ou des tabatières. Une reliure bien exécutée a une autre saveur que ces babioles. L'histoire de la reliure est riche en fastes somptueux, comme il sied à une importante branche de l'art et de la technique.

Une reliure sans contenu peut donc être digne de recherches passionnées. Bien entendu, si le corps vaut l'enveloppe on arrive à la perfection. Dieu sait si ce mélange d'éléments heureux est rare! Quelle masse de livres mal habillés! Que d'anciens dépenaillés sous leur reliure usée, ou trop neufs sous leur reliure moderne! Que de modernes reliés sans goût, et quelle quantité de livres fusillés par des relieurs de pacotille! Il est si facile de tricher dans cette branche: sur les cartons, sur la colle, sur le fil, sur les nerfs, sur la façon de coudre les cahier, sur la qualité et l'épaisseur du cuir. Et tout cela de façon telle que la fraude est invisible pour les neuf dixièmes des clients!

Dites-vous qu'une belle et bonne reliure excusera toujours le mauvais contenu d'un livre, mais qu'un habit mal fait gâchera, et peut-être à jamais, le meilleur exemplaire. C'est un point essentiel de la bibliophilie.

Un conseil encore aux amateurs, valable pour toutes les sortes de collections: cherchez avant tout l'exemplaire qui a de la personnalité, se distingue des autres par quelque trait original et savoureux. Vous en verrez de multiples exemples sur les catalogues: le livre à l'ex-libris de l'auteur ou la signature de celui-ci ou d'un de ses intimes, l'ouvrage donné par l'écrivain à un ami (ou un ennemi), celui où le traducteur ou l'interprète ont travaillé.

L'édition originale des *Fleurs du Mal* avec un

envoi de Baudelaire est toujours fort intéressante. Elle l'est encore plus si l'exemplaire renferme un envoi d'auteur à Théophile Gautier, car le livre porte déjà une dédicace imprimée à ce poète. Les Hugo valent mieux avec un evoi à Lamartine qu'avec un envoi à Gustave Planche. Les *Méditations* envoyées à une dame – surtout si Lamartine la nomme la première et la meilleure de ses amies, comme sur un exemplaire vendu par nous cet été – sont plus piquantes que l'exemplaire d'un ami quelconque – sauf un intime comme Virieu – Le Racine de Rachel, grande interprète des classiques, est plus curieux que son Voltaire. Un César aux armes de Turenne vaut mieux qu'un Molière de même provenance. Une édition originale de la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, de Bousset, n'est pas très palpitante si elle porte la signature de Gérard de Nerval; mais elle devient fort amusante si elle est revêtue de celle de Laménais qui se voyait récemment sur mes rayons: le grand démocrate rapproché du théoricien de l'alliance du trône et de l'autel.

Lorsque l'exemplaire n'a rien d'extraordinaire en lui-même, il peut devenir plus intéressant si l'amateur y joint un autographe de l'auteur. C'est ce qu'on nomme le truffage. Le truffage est toujours plus artificiel que si c'est l'auteur lui-même qui a ajouté l'écrit. Il y a des truffages fort palpitants, et d'autres pas très heureux.

Les apôtres les plus célèbres du truffage furent Barthou et Arthur Meyer. Barthou pratiquait en général le bon truffage, mais Arthur Meyer avait moins de discernement, et son catalogue est un curieux mélange du meilleur et du pire, ainsi que vous en jugerez par les exemples suivants, qui y sont tous empruntés:

Un exemplaire d'une Bible du XVIIe siècle, relié par Eve, portant la signature d'une proche parent de J. de Thou, et enrichi d'un dessin religieux du Guide, est une pièce harmonieuse. Mais un portrait d'Erasme par Henry Monnier ajouté à un *Eloge de la Folie* d'Eisen, c'est beaucoup plus discutable. L'originale du , truffée d'un portrait par Moreau le Jeune, d'une lettre de Beaumarchais, d'un autographe musical de Mozart, c'est excellent. Mais pourquoi diable y ajouter un dessin moderne à l'encre de Chine?

Des lettres autographes de Bossuet, du Grand Dauphin et de Madame de Maintenon s'ajoutent à une édition ancienne des *Oraisons funèbres*, de préférence à un Mame 1869. Si on achète un

manuscrit de l'Elégie à Glycère, on l'insère dans un Chénier de l'originale et non dans un Charpentier 1888 illustré par Bida. Lorsqu'on a la chance de posséder un manuscrit du XVIIe siècle de la *Guirlande de Julie* et d'y joindre un billet de Julie d'Augennes, on n'y flanque pas une aquarelle de Maurice Leloir. Le même Leloir ne doit pas se glisser dans *Les Liaisons Dangereuses* de Monnet, même reliées par Canape en maroquin moderne.

Avoir les *Contes de La Fontaine* (Fermiers Généraux) avec un autographe du Bonhomme et deux dessins originaux d'Eisen, quoi de mieux? Mais une aquarelle de Luc-Olivier Merson sur l'Horace de Pine, c'est une hérésie. Que dire des mèches de cheveux, des morceaux d'habits et des jarretières ornant certains exemplaires!

Le but d'Arthur Meyer était pourtant excellent: «M'attachant», écrivait-il, «à réunir les œuvres célèbres, j'ai voulu que chaque volume, devenu un exemplaire unique, provoque la curiosité, l'intérêt et même l'émotion.»

La curiosité? Certes! L'émotion? Souvent! L'intérêt? Souvent aussi, mais parfois le sourire. Le meilleur comique est toujours atteint contre la volonté de son auteur.

Arthur Meyer avait été trop goulu et pas assez gourmet dans son choix. Il ne faut pas vouloir avaler trop vite: une collection se forme avec la lenteur d'un vieux bourgogne. Et l'une des premières qualités du bibliophile est la patience.

Patience et longueur de temps, le fabuliste avait raison d'associer les deux termes. Mais, si le premier peut s'acquérir, le deuxième est fortuit et nous dépasse. Le héros de Balzac avait bien de la chance: sa peau de chagrin ne se retrécissait qu'au fur et à mesure de la réalisation de ses souhaits. Mais combien de nous arriveront au terme de leur vie sans assouvir tous leurs voeux de bibliophile! Quel beau cabinet aurait pu rassembler Mathusalem, en supposant qu'il n'ait subi ni revers de fortune, ni catastrophe!

Pour les plus heureux, c'est au moment même où leur collection est devenue la plus parfaite qu'il se faut résoudre à la troquer contre un petit espace de terre. Mais les livres eux-mêmes nous ont appris la vanité des efforts humains et nous rendront le détachement moins pénible.

Le jour où viendra la nécessité de se séparer de sa bibliothèque, le bibliophile aurait tort de répéter la phrase de Mazarin décrépit, faisant une dernière fois le tour des rayons: «Et dire

qu'il va falloir quitter tout cela!» Le cerne noir autour de nos plaisirs, s'il les garde de se figer en béatitude, les rend plus dyonisiaques.

Et lorsque l'amateur de livres mourant se pose, avec une acuité suprême, le problème de la destinée toujours présent, toujours éludé, mais à ré-soudre à l'instant même, ce voyageur incertain fait son inventaire pour Sirius, et se souvient des

pures joies données par le livre. S'il se compare aux êtres dont la vie fut un long sacrifice, il est humilié d'avoir employé tant de journées à pêcher les exemplaires. Mais s'il se mesure à la moyenne des activités humaines, s'il fait le compte des heures ainsi soustraites à la débauche, à l'oisiveté, à la méchanceté et à la bêtise, il est reconforté, et tourne en paix sa dernière page.

P. Leemann-van Elck / Salomon Gessner als Buchkünstler

On revient toujours à ses premières amours. – Vor zwei Dezennien hat die Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft eine von mir bearbeitete Monographie über den Zürcher Idyllendichter und Maler-Radierer Salomon Gessner, mit dessen Lebensbild und Verzeichnissen seiner literarischen und künstlerischen Werke, als Jahrestag an die Mitglieder bestimmt¹. Ich beschrieb darin S. 267–287 die Radierungen zu seinen Dichtungen und S. 291–308 die-

jenigen zu Büchern anderer Verfasser, insgesamt 470 Nummern, auf die ich hiemit verweise.

Salomon Gessner ist in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts der bedeutendste schweizerische Buchillustrator und neben Daniel Chodowiecki einer der besten Buchkünstler im deutschsprachigen Kulturgebiet. Er war dazu wie kein anderer berufen. Schon in seinen Jünglingsjahren machte er sich in der väterlichen Verlagsdruckerei mit der Kunst der Lettern und der Buchgestaltung vertraut. Er nutzte frühzeitig sein Talent zum Zeichnen, das von ausgeprägtem Formempfinden und einem tief wurzelnden



Abb. 1. Kopfvignette in Gessners «Der erste Schiffer», Erster Gesang, in dessen «Schriften», 1. Bd. (1777), S. 143